

Zeitschrift:	Sinfonia : officielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband = organe officiel de la Société fédérale des orchestres
Herausgeber:	Eidgenössischer Orchesterverband
Band:	26 (1965)
Heft:	7-8
Artikel:	Emile Jaques-Dalcroze : 6 juillet 1865 au 1er juillet 1950
Autor:	Ed.M.F.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-955629

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Emile Jaques-Dalcroze

6 juillet 1865 au 1er juillet 1950

Emile-Henry Jaques naquit le 6 juillet 1865 à Vienne, capitale d'Autriche. Son père qui représentait des maisons d'horlogerie suisses en Europe orientale, était issu de la vieille famille vaudoise des Jaques de Sainte-Croix sur Yverdon. Apprenant en 1890 à Alger qu'il existait encore un autre compositeur du nom de Jaques et afin de parer à des confusions, notre musicien ajouta à son nom le célèbre «Dalcroze», adjonction légalisée plus tard. Il choisit cette adjonction en l'honneur de son ami genevois Valcroze et non, comme on le prétendait longtemps, en souvenir de sa commune d'origine.

La famille Jaques rentra en Suisse, en 1873, et s'établit à Genève. C'est ici qu'Emile fréquentera le collège, l'université et le conservatoire dont il sortira, en 1883, le diplôme de piano en poche. Après un court séjour à Paris, où il travaillait comme accompagnateur et improvisateur, il se rendit à Vienne pour y étudier pendant deux ans le piano, l'orgue et la composition avec Prosnitz, Robert Fuchs et Anton Bruckner. Il retourna ensuite à Paris où il était élève d'Antoine-François Marmontel, de Léo Delibes et de Gabriel Fauré. Il y suivait aussi des cours d'art dramatique avec Talbot, de la Comédie-Française. Notre musicien avait vingt-cinq ans lorsqu'un compatriote saint-gallois lui procura le poste de second maître de chapelle au Théâtre d'Alger. Après la faillite de cette institution, en 1892, il fut appelé au Conservatoire de Genève en tant que professeur de solfège et d'harmonie.

Encore étudiant, Emile Jaques-Dalcroze composa, en 1882, l'opéra-comique «La Soubrette» selon un livret de son ami d'études Philippe Monnier et, en 1883, l'opérette «Riquet à la Houppé» ainsi que, en 1888, la musique de scène de «Par les Bois», arrangement de Philippe Monnier d'après une comédie de Shakespeare et créé par la société d'étudiants de Belles-Lettres, à Genève. Suivront plus tard: «Le Violon maudit» (1893), «Janie» (1894), «Sancho Pança» (1897), «Respect pour nous» (1898), «Le Bonhomme Jadis» (1905) qui fut donné, avec les décorations et les costumes de Karl Walser, à l'Opéra-comique de Berlin sous le titre de «Onkel dazumal», et «Les Jumeaux de Bergame» (1908), arlequinade créée au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

Entretemps, Emile Jaques-Dalcroze se distingua en Suisse aussi comme compositeur et directeur de festivals. Je mentionnerai en particulier «Le Poème alpestre», pantomime avec chants que Daniel Baud-Bovy écrivit pour l'Exposition nationale suisse de 1896 à Genève et «Le Festival Vaudois» composé (texte et musique) en 1903 pour commémorer le centenaire de l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération suisse. En 1900, il composa «Le Jeu du Feuillu», suite de chansons de mai, qui a conservé toute sa fraîcheur printanière ainsi que j'ai eu le plaisir de le constater lors d'une récente exécution donnée par les

élèves de l'Ecole de langue française de Berne avec le concours du Berner Musik-kollegium.

Ce n'est toutefois pas en qualité de compositeur, mais en tant que pédagogue musical qu'Emile Jaques-Dalcroze fera la découverte fondamentale de sa vie. Fasciné à Alger par les rythmes de la musique et la rythmique des musiciens arabes, il constatera ensuite comme professeur de solfège et d'harmonie au Conservatoire de Genève que les enfants de notre pays accompagnent parfois leur chant aussi de mouvements du corps. En assistant à une Fête des Vignerons, il jette les premiers jalons de sa méthode aiguillonné par les difficultés de son enseignement genevois et stimulé par nos grandes traditions chorales et dramatiques populaires. En 1903, il commence ses expériences qui le conduiront à la création de sa méthode de gymnastique rythmique. De 1905 à 1910, à côté des compositions, les démonstrations de rythmique se succèderont en Suisse et dans la plupart des pays de l'Europe occidentale.

En 1910, Emile Jaques-Dalcroze est appelé à Dresde par les frères Dorhn, pour y enseigner sa méthode en attendant qu'à Hellerau, première cité-jardin en Europe, le magnifique institut qui lui est destiné soit terminé, en 1912. Dès cette date, les élèves abondent et atteindront le chiffre de cinq cents en 1914. De grands artistes viennent s'initier à la méthode tels que Paul Claudel, Karl Storck, Bernard Shaw, Upton Sinclair, le prince Wolkonsky, Adolphe Appia, Nijinski, les étoiles des ballets russes de Diaghilev et des théâtres nationaux de Russie, Max Reinhardt, Franz von Hoesslin, les Sakharoff, etc. La «Rythmique» est consacrée et l'intérêt des gouvernements étrangers, ainsi que de tous les milieux artistiques d'Europe et d'Amérique, est grand pour cette nouvelle méthode de base. Paul Claudel dira à son endroit: «Les avantages pédagogiques d'une pareille formation qui répond sans doute à tout ce que les anciens entendaient sous le nom de musique sont importants et nombreux. Elle apprend l'attention, la mesure, la possession de soi-même, le contrôle de nos impulsions, l'accord avec les autres mouvements qui nous entourent, le corps assoupli devient obéissant à l'âme et celle-ci à son tour respecte l'instrument qui est appelé à la traduire. Je n'ai pas besoin d'insister sur les conséquences esthétiques de cette méthode, au point de vue du théâtre en particulier. Les choeurs cessent d'être de pauvres orphéons de figurants inertes, mais deviennent de vastes ensembles intelligents, tout entiers animés et pénétrés par la vie du drame et de la musique. C'est la première fois depuis les jours de la Grèce, que l'on voit de la véritable beauté au théâtre.»

En 1914, Emile Jaques-Dalcroze vient à Genève pour monter et diriger les représentations de «La Fête de Juin» qu'il a composée, en collaboration avec Daniel Baud-Bovy et Albert Malche, pour fêter le centenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération suisse.

Hellerau près de Dresde ayant fermé ses portes en raison de la guerre et notre maître ne pouvant plus rentrer en Allemagne après avoir signé la déclaration de Genève contre le bombardement de la Cathédrale de Reims, c'est

grâce à l'appui d'un groupe d'amis qu'il ouvre à Genève un Institut en 1915 qui deviendra la maison-mère de la rythmique. Dès lors, il y enseigne, écrit de nombreux articles, des livres et compose. Il passe les années 1924 à 1926 à Paris, où l'enseignement de la rythmique est introduit à l'Opéra, et rentre à Genève pour le Congrès du Rythme organisé dans son Institut et sur son initiative.

Dans un article très intéressant sur Emile Jaques-Dalcroze (voir Revue musicale suisse, 1965, p. 207 et ss.), Paul-André Gaillard situe le phénomène de ce musicien et pédagogue fort judicieusement en parlant de «l'école nationale pédagogique» en Suisse au XIX^e siècle. C'est-à-dire que la Suisse, au lieu de faire participer son folklore à l'émancipation et à l'évolution d'une musique savante autochtone, ce qui ne l'aurait guère distinguée des pays limitrophes — voyez l'utilisation de motifs suisses par Wagner et Brahms — s'est dirigée vers une pédagogie musicale démocratique issue des idées de Pestalozzi, pédagogie propagée par Hans Georg Nägeli et pratiquement réalisée vers la fin du siècle dernier et au début du nôtre par des personnalités aussi attachantes que Friedrich Hegar en Suisse alémanique et Emile Jaques-Dalcroze en Suisse romande. De là à rappeler ce qu'Arthur Honegger et Othmar Schoeck doivent à Hegar et Frank Martin à Jaques-Dalcroze il n'y a qu'un pas.

Si par sa méthode de gymnastique rythmique, Emile Jaques-Dalcroze a révolutionné l'enseignement de la musique et mérité d'être comparé à Pestalozzi, il n'en a pas moins laissé une oeuvre de compositeur considérable et diverse. Considéré comme le chantre par excellence du Pays romand, il s'est élevé à maintes reprises à l'expression de l'âme collective du peuple, parvenant à créer, par le pouvoir des sons, la communion de tous en un même enthousiasme lyrique et patriotique. En créant «Le Poème alpestre», «Le Jeu du Feuillu», «Le Festival Vaudois», etc., il renouvelle l'art du Festspiel. Combien l'homme, le musicien et le poète Jaques-Dalcroze est toujours encore vénéré et aimé, rien ne saurait mieux le prouver que les nombreuses représentations, dans les villes et les villages de la Suisse romande, de ses œuvres dramatiques où le chant, la pantomime et la danse forment cette unité typiquement dalcrozienne.

Mais l'une des faces les plus attachantes de son art, c'est le génie de l'enfance auquel on doit ces spectacles uniques au monde que sont «Les Premiers Souvenirs», «Les Belles Vacances», «Le Petit Roi qui pleure» et «Le Joli Jeu des Saisons». Il faut avoir assisté à une représentation du «Petit Roi qui pleure» par la gente écolière genevoise — j'en eus le privilège, en 1945, dans l'ancien Grand-Théâtre de Genève —, pour saisir toute la beauté et la signification de cette féerie musicale. Les nombreuses représentations données cette année dans le cadre du centenaire firent les délices des jeunes et des vieux. Le sujet est si profondément humain: Le petit roi qui pleure et pour la maladie duquel quatre médecins trouvent trente-six noms, mais aucun remède, est guéri dès le moment où il éprouve de la pitié pour une jeune fille abandonnée. La féerie dont Emile Jaques-Dalcroze composa le texte et la musique, en 1932, est écrite pour deux

cents garçons et filles, des solistes, un choeur de femmes, piano et quelques instruments à cordes et à vent. Avec ses rythmes toujours changeant et pleins d'idées originales, avec sa musique non problématique, directe et caractérisant chaque situation de main sûre, elle est représentative pour les deux douzaines d'oeuvres dramatiques (opéras, opérettes, revues, féeries, idylles, festivals) qu'il nous a laissées.

Emile Jaques-Dalcroze a écrit plusieurs œuvres pour orchestre (Six danses romandes; Cinq pièces pittoresques; «La Suisse est belle», variations sur un thème populaire, que le Berner Musikkollegium joua en 1955; Suite de ballet en fa majeur, etc.), deux concertos pour violon et orchestre, de la musique de chambre, des œuvres pour violon et piano et pour piano seul. Ses pièces de musique instrumentale sont cependant moins connues alors que maintes de ses plus de cinq cents chansons sont devenues célèbres et ont aujourd'hui le caractère de vraies chansons populaires dans la meilleure acception du terme. En paroles et en mélodies, le troubère romand chante le foyer, la patrie, l'amitié, l'amour, les montagnes, les vacances et le mal du pays. C'est une véritable corne d'abondance pleine de chants frais et simples qui vont du «Le cœur de ma mie — Est petit, tout petit» jusqu'à la «Prière patriotique».

Le destin a frappé à plusieurs reprises le grand optimiste qu'il était, ainsi lorsqu'il perdit son poste à Alger, en 1892, qu'il dut quitter Hellerau près de Dresde, en 1914, et qu'il tomba malade dans ses vieux jours au point d'être obligé de se déplacer au moyen de béquilles et de la chaise roulante, mais le destin ne l'a jamais découragé. «Monsieur Jaques», comme l'appelaient ses élèves, restait toujours inébranlablement fidèle au principe de sa vie: «C'est si simple d'aimer — De sourire à la vie...» contenu dans «Le Pays romand» dont le refrain est repris avec force même par nos Confédérés de la Suisse alemannique. C'est jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans que le grand homme était obligé de travailler et d'enseigner, toujours avec sa même vivacité étonnante et son humour malicieux, à l'Institut portant son nom.

Les distinctions ne manquèrent pas. Emile Jaques-Dalcroze est nommé bourgeois d'honneur de Genève. En 1929, la France lui confère le grade d'Officier de la Légion d'honneur et d'Officier de l'instruction publique. Au cours des années qui suivent, il sera nommé membre de l'Académie de Suède et docteur honoris causa des universités de Chicago (1937), de Clermont-Ferrand (1938), de Lausanne (1945) et de Genève (1948). En 1945, pour ses soixante-dix ans, il reçoit un livre d'or contenant plus de dix mille signatures d'élèves ayant fait de la rythmique dans le monde. En 1947, il reçoit le Prix de Genève de musique.

La Société fédérale des orchestres a tout lieu de s'associer à la commémoration du centenaire de la naissance d'un homme qui a fait beaucoup pour la musique en Suisse et dans le monde entier. En basant son système d'éducation et de rééducation sur la musique et plus particulièrement sur un de ses éléments, le rythme, dont l'effet psychique considérable régularise nos fonctions vitales,

Emile Jaques-Dalcroze a réalisé un grand idéal dont nous lui savons infiniment gré. Tous ceux qui dans leur jeune âge ont fait de la gymnastique rythmique savent combien cela leur a facilité plus tard de jouer de la musique dans le quatuor et dans l'orchestre. Soyons reconnaissants aussi envers le poète et le musicien de nous avoir donné tant de belles choses qui nous réjouissent, nous élèvent et nous réconforment.

Ed. M. F.

Lob des Liebhaberorchesters

Der Festschrift «75 Jahre Orchesterverein Aarau, 1889—1964» entnehmen wir den unter diesem Titel erschienenen Beitrag seines musikalischen Leiters.

Alles was in unserem technischen und materialistischen Zeitalter Ausgleich und Ergänzung, also für Seele und Geist Lebenselement und Lebensmöglichkeit bedeuten kann, ist von immer höherem Wert und muß daher unbedingt begrüßt, gepflegt und gefördert werden. Ja, jede Regung, die wirklich von Herzen kommt, ist wichtig und wird — mag sie im Ausdruck und in der Form noch so mangelhaft und unvollkommen erscheinen — den Weg zu den Herzen finden. Ihre Stärke liegt in der Echtheit des Ausdrucks und im unmittelbaren Erlebnis, was unserer dem Perfektionismus verschriebenen Zeit häufig fehlt.

So gewinnt in meinen Augen auch jedes Amateur-Musizieren wieder mehr an Bedeutung. Obwohl sich ein Liebhaberorchester nicht mit einem Berufsorchester messen läßt, kann es (dem Publikum wie den Mitspielern) viel bieten, wenn die Werke richtig gewählt werden. Bisweilen darf man sogar recht weit gehen und schwierige Ziele setzen. Das ist anregend, und das Resultat kann erstaunlich sein, was der Orchesterverein Aarau letztes Jahr mit Mozarts großer Es-Dur-Symphonie bewiesen hat. Daß ein Amateurorchester auf Werke angewiesen ist, die zwar technisch einfacher, jedoch inhaltlich nicht minder reizvoll sind als diejenigen, denen man auf den Programmen der Festwochen und Festivals begegnet, geben dem Amateurorchester seine Berechtigung und sogar eine besondere Aufgabe.

Hier ist auch der Ort, wo man noch echten Idealismus findet: man dient der Sache — der Musik! Wie anders wird dasselbe Wort bei den Professionellen verstanden: man hat Dienst, so und so viel im Monat, nicht mehr und nicht weniger. Dazu kommen oft Intrigen, Neid, Egoismus, Eitelkeit, Machtkämpfe. Dabei geht es doch auch um Musik, wo man unbeschwert, frei, inspiriert sein sollte. Ich finde es darum so beglückend, daß es noch Leute gibt, die sich sagen: man darf musizieren; da sind die schönen Werke der großen Meister und dann erst komme irgendwo «ich».